

— D'autant plus que nous avons refusé de marcher avec lui contre les Pahouins.

La chose donnait à réfléchir; mais, comme c'était une besogne accomplie, le mieux était de garder sur l'événement un silence absolu; et c'est ce qu'on se jura de faire.

Au surplus, le secret ne demandait pas à être conservé longtemps, puisque Wipi triomphant rentrait, en ce moment même, à Lambaréné.

Il y avait donc tout lieu de supposer que, fidèle à sa parole, il allait accorder aux explorateurs l'autorisation de continuer leur route.

— Cela s'arrangera mieux qu'on ne le pense, dit sir William, tranquillement. En avant!

## XIX

### UNE DÉCOUVERTE MYSTÉRIEUSE

L'on se remit à marcher vers le village.

Mwama, toujours animé d'une prudence naturelle, propre aux individus de sa race, conseilla de gagner Lambaréné, par une autre voie que celle prise par l'armée de Wipi.

Il fit remarquer, avec raison, qu'il était sage de ne point se mêler aux bandes enivrées du chef noir, à l'effet d'éviter toute manifestation d'amitié ou d'hostilité.

On coupa donc par la forêt pour atteindre le campement, en passant par la plaine.

La petite escorte avançait d'un pas alerte et rien ne vint interrompre la quiétude de leur marche.

Déjà les grands arbres de la forêt étaient loin derrière eux, lorsqu'on résolut de faire halte.

Un repas peu royal fut pris, et comme la journée touchait à sa fin, on se remit bientôt en route.

De ci de là sir William abattait quelque pintade, en passant, simple question de s'entretenir la main, disait-il.

On ramassait l'oiseau, Mwama le pendait à sa ceinture, puis on pressa le pas.

A un peu plus de mi-chemin on rencontra une hutte, solitairement

campée derrière le feuillage, et abritée par un arbre qui lançait tristement ses maigres branches au-dessus du toit de chaume.

— Qu'est cela ? demanda sir Darly un peu intrigué.

— Je l'ignore, maître.

— Cette demeure n'est pas de construction indigène.

— Non, maître, absolument pas.

— Y aurait-il des Européens dans ces parages ?

— Je ne le crois pas.

— Que pensez-vous, Mwama ?

— Je ne sais que penser, maître.

On examina l'habitation dans ses détails.

Elle était passablement délabrée, et pouvait s'appeler une spacieuse hutte en chaume, avec des murs en rotins retenus à l'aide d'argile.

La porte était assez large et rien qu'une seule fenêtre donnait la lumière à cette mystérieuse demeure.

En somme, la construction démontrait clairement que les mains qui l'avaient conçue étaient bien plus habiles, en maçonnerie, que celles des indigènes, dont les habitations n'avaient ni cette dimension, ni ces proportions, ni ces côtés pratiques.

Aucun signe de vie ne se manifesta ni au dedans ni au dehors de la hutte.

— C'est drôle, fit sir Darly ; si nous entrions ?

On cogna à la porte, qui resta fermée.

On regarda par la fenêtre ; on n'aperçut rien.

Cédant à la curiosité, l'Anglais poussa les planches vermoulues qui fermaient la case et l'on entra.

D'abord une obscurité assez grande empêcha de distinguer, mais peu à peu les yeux, s'habituant à ce demi-jour, purent scruter les coins et les recoins.

Aucun objet, quelqu'il fût, ne frappa les regards, et les voyageurs s'apprêtèrent à la retraite, lorsque Mwama trouva dans un angle du mur, un pot de terre ébréché.

C'était une cruche de fabrication absolument indigène, et qui, par conséquent, ne présentait aucune particularité.

On l'amena au jour.

Sir Darly l'examina d'un air indifférent, mais soudain il aperçut au fond du pot, un papier.

Vivement il le retira, et l'ouvrant d'une main quelque peu nerveuse, il jeta les yeux sur son contenu.

Un cri de rage s'échappa de sa poitrine, tandis que ses compagnons, étonnés de cette colère subite, se groupèrent autour de lui, l'interrogeant du regard.

— Ah, les brigands! les assassins! vociféra sir William.

— Qu'y a-t-il, maître? interrogea Mwama étonné.

— Il y a, il y a..... vous allez entendre.

Brusquement, il reporta le papier à la lumière, et lut d'une voix tremblante d'indignation et de tristesse :

« Explorateur africain, je fus lâchement abandonné par mes porteurs, » non loin des rives de l'Ogôoué. Les indigènes me volèrent mes » provisions et mes armes. Errant à l'aventure, je m'enfonçais dans les » bois jusqu'à ce que j'eus trouvé cet endroit solitaire. J'espérais y » avoir la paix et m'y soustraire aux indigènes, en attendant les » événements. Lentement, et par des efforts surhumains, je me con- » struisis cette cabane, où je vécus pendant plus d'une année.

» Tous les jours je me glissais jusqu'au bord du fleuve pour guetter » le passage de quelque explorateur qui pourrait m'aider et me sauver » de ma terrible situation.

» Rien ne vint.

» Un matin je m'aperçus que je me trouvais au milieu d'une tribu » d'antropophages, les Pahouins.

» Je voulus fuir; il était trop tard.

» J'eus à peine le temps d'écrire ces quelques lignes sur le seul » morceau de papier qui m'est resté.

» Je les entends venir, les assassins. Si j'avais des armes, je vendrais » chèrement ma vie. Je n'ai rien. C'est égal, ces sauvages apprendront » qu'un Français se défend jusqu'au bout.

» Adieu! adieu! adieu! »

Au bas de l'écrit se trouvait une signature; mais, soit précipitation dans l'attaque des indigènes, soit une cause toute autre, l'auteur n'avait pas eu le temps de l'écrire lisiblement.

En prenant, pour la seconde fois, connaissance de cette étrange lettre, sir William sentit sa fureur revenir, et il maudissait du fond de son cœur ces bandits de Pahouins qui ne respectaient pas même la vie des hommes.

— Tué par des antropophages! s'écria-t-il, et mangé par eux! c'est horrible.

— De quand pourrait bien dater cet écrit? demanda Mwama.

— Je l'ignore; il n'y a ni date ni indication quant à cela, mais à

voir l'altération subie par le papier, il doit y avoir tout un temps.

— C'est regrettable.

— Le plus clair c'est que ce vaillant voyageur, cette infortunée victime, était Français. C'est un honneur et un regret de plus pour la patrie de notre chef.

Tout en causant ainsi de cette mystérieuse trouvaille, on examina encore une fois la hutte ; on battit ses environs ; mais on ne découvrit plus rien qui pût amener d'autres éclaircissements.

Il fallait bien mettre fin aux investigations.

L'on continua la route, et lorsqu'on arriva à Lambaréné la nuit était venue.

Sir Darly s'empressa de communiquer à ses amis la découverte qu'il venait de faire si inopinément.

La surprise des compagnons fut grande et l'on devisa longtemps sur le compte du malheureux explorateur dont la fin devait avoir été si tragique.

Pendant ce temps le village était en fête.

Les guerriers de Wipi, surexcités par la victoire qu'ils venaient de remporter sur les Pahouins, se livraient à tous les excès dont la race noire est capable.

Ils s'enivraient, en compagnie de leurs femmes, et s'adonnaient aux bestialités les plus repoussantes.

Les chants de gloire, monotones et gutturaux, retentissaient durant toute la nuit, faisant trembler les échos d'un bruit sourd, et effrayant jusqu'aux fauves au fond des taillis.

Cette saturnale, mêlée de danses et de vociférations, dura jusqu'aux premiers feux du jour.

Aucun des explorateurs ne put fermer l'œil, au grand désappointement de sir William, qui aurait bien voulu donner quelques mètres d'étoffe pour pouvoir rosser une couple de ces brutes.

Au réveil on se concerta maintenant dans la tente des voyageurs, sur le point de savoir si le moment n'était pas venu de demander à Wipi l'exécution de sa promesse.

— Il nous a remis jusque après l'expédition, dit de Sambry. A présent, la guerre est terminée ; je ne vois plus aucun motif pour retarder notre départ.

— Le moment n'est pas favorable, maître, fit Mwama.



POT DE TERRE INDIGÈNE.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que le chef a fait comme ses sujets. Il a fêté la victoire, il s'est abruti.

— Vous pensez donc qu'il ne nous recevra point ?

— J'en suis certain, maître.

— Si nous essayions pourtant ?

— Comme vous le voudrez ; mais ce sera peine inutile.

On envoya un messenger au tembé du monarque, mais, ainsi que Mwama l'avait prévu, il revint avec la nouvelle que le chef ne pouvait recevoir les explorateurs que le lendemain.

Le vieux brigand avait également eu sa saturnale.

Cependant, pour prouver aux voyageurs toute sa sollicitude, il leur envoya, en présent, deux poules et des bananes.

Simple question de malice, car, de même que toujours, il fallut lui rendre le double en étoffe ou bibelots.

Ce fâcheux retard contrariait énormément les explorateurs, mais ils commençaient à s'accoutumer aux lenteurs calculées de leur hôte.

A peine sur le territoire africain, ils faisaient la rude expérience des exploitations de tout genre auxquelles sont astreints les voyageurs qui se hasardent dans ce pays vexatoire.

Ils en prirent donc leur parti, bien décidés pourtant à ne plus montrer de faiblesse vis-à-vis de Wipi, et à lui signifier carrément, le lendemain, que, de gré ou de force, ils entendaient continuer leur route.

La journée se passa assez rapidement, surtout pour sir William, qui était allé en chasse.

Vers le tomber du jour il rentra au camp, avec une bonne provision de menu gibier.

De plus, il apportait trois œufs de crocodile, qu'il avait trouvés au bord d'un lac et dont il disait merveille.

— Nous allons vous faire une omelette délicieuse, dit-il, et telle que vous n'en avez encore jamais mangée.

Puis, voyant que de Sambry regardait les œufs d'un air quelque peu méfiant :

— Ne faites donc pas la petite bouche, mon ami, ajouta-t-il, vous allez voir et goûter.

En même temps il cassa les œufs, mais il faillit tomber à la renverse.

De chacun d'eux sortit un jeune amphibie qui se mit en devoir de fuir, avec une vitesse inouïe, du côté des marais.

Sir Darly ne put en croire ses yeux.

D'un air naïf, il regarda partir les crocodiles, et déjà ils avaient disparus dans les herbes, qu'il suivait encore du regard leur trace imaginaire.

Les compagnons se secouèrent dans un formidable éclat de rire, tandis que l'Anglais se gratta le front de désappointement.

— Franchement, dit de Sambry, en se tenant les côtes, franchement votre omelette est excellente.

— Dommage qu'elle soit si maigre, ajouta Harris.

— Une autre fois, conclut sir William, un peu confus, je tâcherai de faire mieux.

On se divertit fort de la mésaventure, qui fit les frais de la conversation durant la soirée.

Après avoir pris le thé sous l'auvent de la tente, les explorateurs se jetèrent dans les bras du sommeil, pleins d'espoir pour le lendemain, qui, sans aucun doute, leur apporterait une solution favorable et un permis de laisser-passer.

De grand matin, nouveau message au tembé du chef, lequel fit répondre qu'il recevrait dans l'après-midi.

On attendit impatiemment l'approche de l'heure désirée.

Tout à coup un homme de l'équipage du *London* fit irruption dans la tente des Européens.

Envoyé par le capitaine Willis, il avait franchi la distance en moins d'une heure, et tombait maintenant, harassé, dans un coin.

Il était porteur d'une missive de Willis, qu'il tendit à de Sambry.

Celui-ci y jeta un coup d'œil.

Une pâleur mortelle courut sur son visage et ses compagnons le regardèrent anxieux.

— Qu'y a-t-il ? demanda sir William : un nouveau malheur ?

— Lisez vous-même.

L'Anglais prit la lettre et lut :

« Cette nuit toute notre escorte s'est enfuie dans les forêts, emportant une bonne partie de la cargaison. Trois de nos hommes seulement nous sont restés fidèles.

» De Roseilles et nos trois porteurs ont battu les environs à la recherche des fuyards, mais leurs efforts sont restés infructueux.

» Ils viennent de rentrer au steamer sans avoir découvert aucune trace.

» Tous nos canots sont hors d'usage ; les émeutiers les ont défoncés avant leur départ.

» Rien ne faisait prévoir cette brusque disparition, car hier encore, » tout le monde était content et assidu au travail.

» Une trahison quelconque peut seule avoir provoqué ce malheur.

» Avisez de suite. »

Pendant plusieurs minutes les explorateurs, terrassés par cette nouvelle terrible, restaient sans parole.

Ils se regardaient avec le désespoir dans l'âme et se demandaient si un mauvais génie ne soufflait pas sur leur entreprise.

De Sambry relut encore la missive ; puis, frappé d'une idée subite :

— Wipi ! s'écria-t-il, c'est Wipi !

— Je crois que vous avez raison, maître, interrompit Mwama, lui seul a intérêt à cette désertion. Voyant arriver l'heure où il serait obligé d'exécuter sa promesse, il n'a trouvé que ce moyen pour nous retenir, et nous continuer ses impôts.

— C'est un lâche ! fit sir William, je lui torderai le cou.

Et, joignant le geste à la parole, il fit quelques pas vers la porte de la tente.

De Sambry eut beaucoup de peine à le retenir.

— Voyons, mon ami, dit-il, soyons diplomatiques. La violence peut nous perdre. Payons de ruse.

— Vous avez beau dire ; il faut pourtant que ce diable de nègre soit puni de son infamie.

— D'abord, il faudra être convaincu de sa culpabilité.

— Elle n'est pas douteuse.

— Dans quelques heures nous le saurons. En attendant, avisons aux moyens de réparer ce désastre.

Un silence pénible régna pendant quelques minutes, laissant chacun à ses idées.

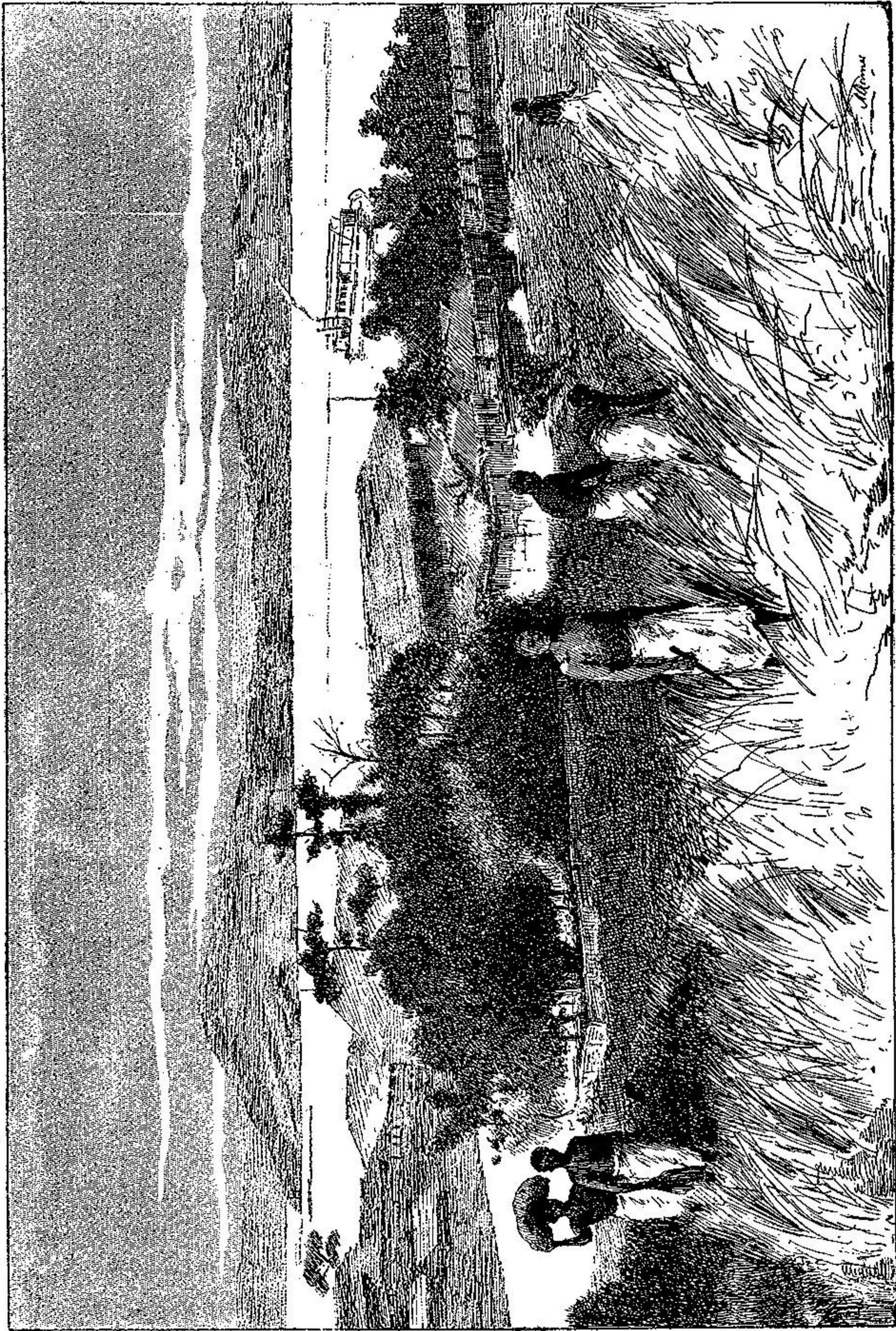
— Voilà donc, reprit de Sambry comme s'il répondit à lui-même, voilà donc notre œuvre compromise, sérieusement compromise. Sans personnel nous ne pourrons jamais arriver avec notre steamer et notre cargaison.

— A moins de quitter le fleuve, interrompit sir William.

— Parfaitement ; mais d'un côté c'est la route la plus rapide ; et de l'autre, si nous prenions la voie de terre, à quoi nous servirait le bateau ?

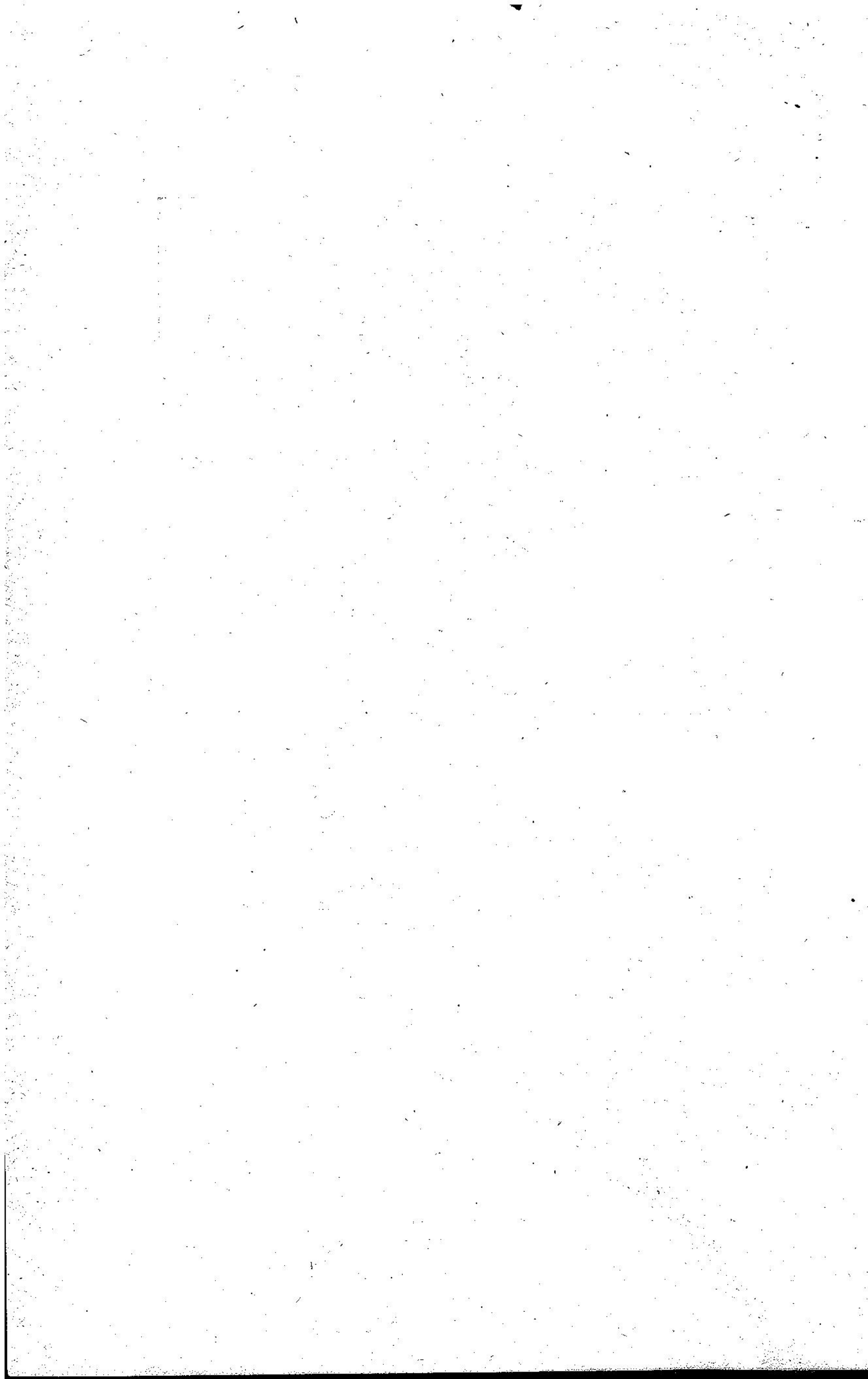
— On pourrait le démonter, jusqu'à nouvel ordre.

— Charge inutile et encombrante. Mon avis est que nous devons, au plus tôt, reconstituer notre caravane, en engageant des indigènes à Lambaréné même.



ON JETA L'ANCRE DEVANT LOPEÉ. (P. 160)





— Je pense que Wipi s'y opposera de toutes ses forces, car nous perdre de son domaine, c'est perdre en même temps une source de petits revenus pour lui.

— Oui, mais n'oubliez pas que nous avons pris nos précautions en cachant à fond de cale, une grande partie de nos marchandises.

— Et si, après cela, il refusait encore de nous laisser partir ?

— Alors nous aviserions ; et je ne sais pas si, dans ce cas, nous n'aurions pas recours à nos armes.

— J'ai une idée. Disons-lui que les fuyards ont presque tout emporté et faisons lui ressortir que, de ce chef, il n'a plus grand chose à espérer. Allons même plus loin : afin de prouver que réellement nous sommes à court, soyons moins généreux avec les porteurs et payeurs que nous allons engager ; rabattons de leur prix et discutons-le.

— C'est cela ; excellente mesure. Du reste, aussitôt après la visite chez Wipi, je partirai pour le fleuve, afin de me concerter avec le capitaine Willis, et de voir si les embarcations coulées sont irrémédiablement perdues. Si tel est le cas, nous serions obligés d'en acheter d'autres aux indigènes.

En causant de la sorte, les explorateurs ne se ressentirent pas trop de la longueur du temps et furent même un peu surpris, lorsque Mwama vint leur annoncer que l'heure d'aller chez Wipi était arrivée.

## XX

### SUR LES RAPIDES

Bientôt ils étaient en présence du vieux chef.

Celui-ci les reçut avec les protestations d'amitié habituelles et le sourire aux lèvres.

Il leur parla en détail de son expédition chez les Pahouins ; de la valeur de son armée ; de sa victoire et de son retour triomphal, un tas de choses qui, en somme, n'intéressaient que lui-même et son peuple.

A plusieurs reprises de Sambry essayait de ramener l'entretien à son but réel, mais chaque fois le rusé compère, plus adroit qu'un flou, en revint à son heureuse expédition.